

Jean-Pierre AMALRIC
Président de « Présence de Manuel Azaña »

MANUEL AZAÑA AU PYLA : DE « L'ÉDEN » À L'ENFER (novembre 1939-juin 1940)

De novembre 1939 à juin 1940, le séjour au Pyla de Manuel Azaña, le dernier président de la République espagnole, constitue la deuxième étape du calvaire de son exil en France, après les mois passés à Collonges-sous-Salève en Haute-Savoie et avant ses derniers jours à Montauban, où il devait s'éteindre le 3 novembre 1940.

DANS LA SOLITUDE DE L'EXIL

À son arrivée, dans les premiers jours de novembre¹, l'ancien président ne se considère plus comme un homme politique. Il est conscient de son total isolement politique et l'assume pleinement, depuis qu'à Collonges, le 27 février 1939, il a rendu publique sa démission de la présidence de la République.

Une démission motivée par la reconnaissance du gouvernement de Franco par la France et la Grande-Bretagne, qui le privait de toute « représentativité internationale pour se faire entendre des gouvernements étrangers », mais aussi par « la disparition de l'appareil politique de l'Etat ». Ainsi mettait-il un point final à la confrontation qui l'opposait depuis un an au chef du gouvernement Juan Negrín : celui-ci mettait toute son énergie à poursuivre le combat et mener jusqu'au bout une résistance acharnée, quand le président était convaincu de la défaite inévitable de la République et de la nécessité de rechercher une paix « de caractère humanitaire pour épargner aux défenseurs du régime et au pays entier de nouveaux et stériles sacrifices ». Or la France –

¹ Dans sa lettre à Carlos Esplá, du Pyla, datée du 18 novembre, il lui communique qu'il est « installé dans [sa] nouvelle résidence » après avoir quitté Collonges « il y a quinze jours » et avoir séjourné à l'hôtel en attendant que la maison soit habitable. Manuel Azaña, *Obras completas*, éd. de Santos Juliá, Madrid, 2008, tome VI, p. 705 (abrégées plus loin en: O.C., VI).

comme la Grande-Bretagne – était restée sourde à son appel à une médiation pour y parvenir.

Durant les mois passés aux portes de Genève, il avait consacré ses dernières forces intellectuelles à rédiger les textes réunis plus tard sous le titre de *Causes de la guerre d'Espagne*². Un bilan sans concession mettant en évidence la double responsabilité des « puissances totalitaires » et de la rébellion militaire dans l'éclatement de la guerre civile, puis celle, tout aussi déterminante, de la non-intervention promue par la France et de la Grande-Bretagne. Et enfin les divergences au sein du régime républicain dont il s'était voulu le garant, en particulier de la part des promoteurs de la révolution sociale d'une part, des nationalistes basques et surtout catalans d'autre part.

Sa démission lui avait valu de violentes critiques de la part du chef du gouvernement, Juan Negrín, allant jusqu'à dénoncer la « défection » du président, « symbole de la République », qui avait « trahi ses devoirs en abandonnant ce peuple qui avait versé durant trois ans son sang pour défendre la République ». Cette mise en cause frontale qui fait de lui un « défaitiste » se prolonge dans le mauvais accueil fait à la publication de *La veillée à Benicarló*³, le dialogue qu'il avait écrit pendant la guerre civile et dans lequel il dénonce la violence inepte du soulèvement tout en fustigeant les dérives observées chez les républicains. Blessé par la violence de ces accusations, contre lesquelles même ses proches ne l'avaient pas défendu, il s'en est expliqué à plusieurs reprises auprès de quelques correspondants, exprimant la conscience d'un échec collectif qu'il n'a pu lui-même éviter dans les fonctions qu'il occupait :

« Mon rôle politique, qui s'est terminé de fait quand la guerre s'est achevée, s'était virtuellement conclu depuis septembre 1936, pour des raisons très graves... Il était terminé, même si nous avions gagné la guerre. Cependant, je suis resté à mon poste pour respecter le devoir de loyauté qui s'imposait à moi envers l'Espagne. Quand tant de milliers d'Espagnols sacrifiaient leur vie, leur liberté, leur travail, je ne pouvais faire qu'un sacrifice bien moindre : accepter la situation telle qu'elle était et m'effacer complètement si je ne trouvais pas les moyens de parvenir à une issue moins désastreuse. ⁴ »

² Manuel Azaña, *Causes de la guerre d'Espagne*, traduction de Sylvie Koller, Presses universitaires de Rennes, 1999.

³ Le livre était paru presque simultanément en français (traduit par Jean Camp aux éditions Gallimard) et en espagnol (aux éditions Losada à Buenos Aires). Cf. la traduction française de Jean-Pierre Amalric dans : Manuel Azaña, *Le jardin des moines, La veillée à Benicarló*, Presses universitaires de Rennes, 2009.

⁴ Lettre à Leopoldo Menéndez, Collonges, 8 septembre 1939, *O. C.*, VI, p. 699.

Arrivé au Pyla, il maintiendra cette attitude, au risque de heurter certains de ses anciens collaborateurs proches. C'est ce qui fonde son refus de signer le manifeste rédigé par ses amis républicains, que lui a transmis l'ancien chef du gouvernement José Giral :

« Je décline l'invitation, en le regrettant d'autant plus qu'elle vient de vous. Signer ce papier ou tout autre de caractère politique, ce serait renverser la position que j'ai adoptée lors des événements de février et mars de l'année passée. Les expériences vécues depuis ne sont pas faites pour me faire changer d'attitude.⁵ »

C'est qu'il croit indispensable une rigoureuse autocritique de la part de tous les acteurs de la tragédie espagnole, comme il le dit à Carlos Esplá : « en tête de tous les manifestes il faut affirmer, pour en garder la mémoire, l'échec des institutions, des méthodes et des personnes⁶ ». Car, insistera-t-il auprès de José Giral, « nous ne pouvons nous lancer dans un branlebas de combat, ni perdre la mémoire, ni retomber, si l'occasion se présentait, dans les erreurs du passé.⁷ »

SOLIDAIRE DES VICTIMES

Cependant cet isolement volontaire de tout engagement politique n'exclut pas une solidarité ressentie intensément avec les souffrances du peuple espagnol, qu'il partage en son for intérieur, comme il le confie à son ami Ossorio y Gallardo, exilé en Argentine :

« Ce qui m'émeut d'abord le plus profondément, c'est le destin des victimes anonymes qui ne peuvent pas même se consoler en se vantant d'être les représentants d'une grande cause perdue injustement. Le soldat qui supportait la guerre, sans chaussures ni vêtements – pas plus que chefs et matériel – dans les sierras espagnoles, le misérable qui courait trois lieues pour couper une poignée d'herbes pour tromper la faim, l'homme réduit à la mendicité qui fouillait les seaux d'ordures à Barcelone en cherchant un quignon de pain... Ce sont eux, les premiers. Et vous savez où ils ont échoué, en Espagne ou au

⁵ Lettre à José Giral, Pyla, 16 avril 1940, *O. C.*, VI, p. 728.

⁶ *Ibid.*, Pyla, 1^{er} mars 1940, p. 727.

⁷ *Ibid.*, Lettre à José Giral, Pyla, 29 mai 1940, *ouv. Cité*, p. 731.

dehors. Après eux, nous pouvons ranger les politiques, les orateurs, les meneurs, etc. Je crois que vous partagerez ma préférence...⁸ »

On le voit, le jugement sévère qu'il porte sur le comportement de la classe politique renforce en lui, par contraste, la pensée obsédante du peuple abandonné à son destin. Présent à ses côtés tout au long de ce séjour au Pyla, son beau-frère et ami intime Cipriano de Rivas Cherif⁹ observe à quel point « la compréhension affective... qui a toujours été pour moi le fondement de son caractère s'élève maintenant devant la mort jusqu'à une volonté de souffrance pour les autres, dans une acceptation active, plutôt que résignée...¹⁰ »

L'INSTALLATION AU PYLA

La déclaration de guerre, entraînant la fermeture de la frontière suisse et l'accès à Genève, n'avait pas tardé à inciter Azaña et les siens à quitter leur refuge savoyard. Cherchant un autre asile quelque part en France, ils finirent par le trouver au Pyla, à l'instigation de leur ami Carlos Montilla¹¹ qui s'était installé au Moulleau. Un heureux concours de circonstance leur permit de découvrir « entre plage et pinède » une vaste maison qui les conquit aussitôt : la villa « L'Eden ». Le nom fait rire Azaña qui plaisante : « je ne pourrais pas vivre dans une maison appelée « L'Eden » ! Sans tarder, Cipriano convainc sa soeur, Adelaida, qui les accompagnait, d'y placer ses économies pour en faire l'achat, très vite conclu dans ces temps troublés. Ainsi Azaña, accompagné de son épouse Lola de Rivas Cherif, peut-il s'installer dès les premiers jours de novembre dans la nouvelle résidence familiale, tout en veillant aussi à l'installation de sa propre soeur Josefa à Arcachon¹², en compagnie de son mari handicapé et de ses quatre filles...

Eloigné de toutes ses amitiés et solidarités politiques, Azaña ne trouvait de réconfort que dans un petit cercle de fidèles résidant à proximité, dont Carlos

⁸ *Ibid.*, Lettre à Ángel Ossorio y Gallardo, Le Pyla, 19 janvier 1940.

⁹ Cipriano de Rivas Cherif (1891-1967), critique et dramaturge, avait notamment mis en scène le théâtre de Federico García Lorca et dirigé la fameuse compagnie de Margarita Xirgu. Il avait exercé de 1936 à 1938 les fonctions de consul général à Genève, représentant de l'Espagne auprès de la SDN.

¹⁰ Cipriano de Rivas Cherif, *Retrato de un desconocido, Vida de Manuel Azaña*, Editorial Grijalbo, 1980, p. 481.

¹¹ Carlos Montilla Escudero, ingénieur agronome, avait occupé des postes diplomatiques : chargé d'affaires à Belgrade (1936-1938), puis ambassadeur à Cuba.

¹² Josefa Azaña et sa famille résident alors dans la villa « Nadiège », 40 Boulevard de l'Océan.

Montilla et Miguel Salvador¹³. Il peut surtout compter sur la chaleur de son entourage familial et sur la présence de sa jeune femme Lola de Rivas Cherif, accompagnée de sa propre famille. Au premier rang, son frère aîné Cipriano, depuis longtemps son plus proche confident, sa femme et ses quatre enfants, sa sœur Adelaida. À peine installé, Azaña consacre ses efforts à ranger les livres qu'il a pu amener dans la bibliothèque. Il se croit en sécurité : « Je ne crois pas, dit-il, que Franco vienne me chercher à Bordeaux ! ». L'avenir allait le détromper cruellement.

LES DERNIÈRES ÉPREUVES

Mais c'est d'abord la maladie qui s'empare de lui pour ne plus le lâcher. L'hiver est froid et la maison mal chauffée. Dans les premiers jours de février, un sérieux refroidissement provoque une forte douleur thoracique qui donne l'alerte à ses proches. Appelé à son chevet, le docteur Lorenz Monod¹⁴ détecte une grave lésion du cœur, une forme de cardiomyopathie hypertrophique, bientôt confirmée par une radiographie et la consultation d'un « as de la médecine française de passage à Arcachon ». Le diagnostic est sans appel : sans nul doute préexistante, la malformation a pu être exacerbée « chez un homme d'une telle sensibilité qui contenait à ce point la manifestation de ses émotions » et ne lui laisse qu'une espérance de vie réduite¹⁵. Le malade manifeste sa confiance envers ce « grand médecin » qui sait le réconforter. Il est soigné au quotidien par son ami le docteur Gómez-Pallete, qui partage la vie de la famille. Mais il se voit affaibli, « assis jour et nuit dans un fauteuil à oreilles, sans pouvoir parler, sans avoir la force de rien porter à la bouche, sans dormir, en proie à des hallucinations¹⁶ ». La maladie ne tarde pas à entraîner de graves complications qui le condamnent à un repos forcé.

Le choc des événements qui se précipitent en mai-juin avec la débâcle éveille à nouveau l'anxiété chez ses proches. Cipriano entreprend des démarches, infructueuses, pour obtenir un embarquement pour le Mexique. Azaña reçoit

¹³ Miguel Salvador Carreras, musicologue, dont le frère Amós avait été un très proche collaborateur d'Azaña, avait été le fondateur de l'Université populaire de Madrid. Il avait été nommé ambassadeur au Danemark.

¹⁴ Le docteur Lorenz Monod (1885-1958), installé à Arcachon après la Grande Guerre, dirigeait le sanatorium « Les Elfes » - actuellement « La Rose des Sables » - dans la Ville d'Hiver.

¹⁵ C. de Rivas Cherif, ouv. cité, p. 475.

¹⁶ Azaña donne ces détails dans sa dernière lettre postée du Pyla à son ancien secrétaire Santos Martínez Saura, Le Pyla, le 9 juin 1940, *O. C.*, VI, p. 733.

au début de juin une visite inattendue, celle de Juan Negrín, qui lui propose de l'accompagner dans une traversée risquée vers l'Angleterre : le malade, sensible à ce geste d'un adversaire politique qui « en venant en a fait beaucoup plus que beaucoup d'amis », ne peut que décliner la proposition. Bientôt la fulgurante avancée des armées allemandes fait redouter la menace d'une capture répondant au souhait de Franco. Pour la prévenir, le préfet de la Gironde met à sa disposition une ambulance afin de l'évacuer de la zone occupée définie par l'armistice signé le 22 juin. Le départ du Pyla d'Azaña, accompagné de son épouse et du docteur Gómez-Pallete, pour la zone non occupée a lieu probablement le 24, dans une totale improvisation. Après une étape de quelques jours à Périgueux, par des routes encombrées de convois militaires, les proscrits échouent à Montauban – sans doute le 30 juin –, accueillis par un groupe de réfugiés qui se serrent pour leur faire place dans l'appartement mis provisoirement à leur disposition.

Là, une dernière angoisse allait leur parvenir du Pyla : la nouvelle de l'assaut de L'Éden par un commando de la Gestapo accompagné d'agents espagnols, dans la matinée du 10 juillet. La maison, saccagée et pillée, voyait partir ses occupants. Les femmes et les enfants, reclus quelques jours à Bordeaux, devaient être relâchés. Mais Cipriano de Rivas Cherif, lui, était déporté en Espagne en dehors de toute légalité, pour y subir un jugement sommaire conclu par sa condamnation à mort. On imagine l'anxiété de sa sœur Lola, qui de Montauban multiplie les démarches, et l'abattement d'Azaña, de plus en plus affaibli. Ce n'est qu'après sa mort, survenue le 3 novembre, que la condamnation de Cipriano sera commuée par Franco en 30 ans de prison. Jusqu'au bout, pour Azaña et les siens, l'Éden du Pyla s'était transformé en un cruel enfer.

L'hommage qui lui est rendu aujourd'hui au Pyla par la ville de La Teste de Buch est une reconnaissance bienvenue du destin tragique d'un juste qui avait incarné la légitimité de la république et le respect des valeurs démocratiques face à l'agression des forces totalitaires.

Le Pyla, 12 août 2019